

L'INÉPUISABLE, OU LA CONNAISSANCE PAR L'IMAGINATION

J'imagine qu'ouvrant ce livre, mon lecteur sait *pratiquement* déjà fort bien en quoi consiste un atlas. Il en possède sans doute un au moins dans sa bibliothèque. Mais l'a-t-il « lu » ? Probablement pas. On ne « lit » pas un atlas comme on lit un roman, un livre d'histoire ou un argument philosophique, de la première à la dernière page. D'ailleurs un atlas commence souvent – nous aurons sous peu à le vérifier – de façon arbitraire ou problématique, bien différemment du début d'une histoire ou de la prémisse d'un argument ; quant à sa fin, elle est souvent renvoyée à la survenue d'une nouvelle contrée, d'une nouvelle zone du savoir à explorer, en sorte qu'un atlas ne possède presque jamais une forme que l'on pourrait dire définitive. De plus, un atlas est à peine fait de « pages » au sens habituel du terme : plutôt de *tables*, de *planches* où sont disposées des *images*, planches que nous venons consulter dans un but précis ou bien que nous feuilletons à loisir, laissant divaguer notre « volonté de savoir » d'image en image et de planche en planche. L'expérience montre que, le plus souvent, nous faisons de l'atlas un usage qui combine ces deux gestes apparemment si dissemblables : nous l'ouvrons d'abord pour y chercher une information précise mais, l'information une fois obtenue, nous ne quittons pas forcément l'atlas, ne cessant plus d'en arpenter les bifurcations en tous sens ; moyennant quoi nous ne refermerons le recueil de planches qu'après avoir cheminé un certain temps, erratiquement, sans intention précise, à travers sa forêt, son dédale, son trésor. En attendant une prochaine fois tout aussi inutile ou féconde.

On comprend déjà, par l'évocation de cet usage dédoublé, paradoxal, que l'atlas, sous son apparence utilitaire et inoffensive, pourrait bien se révéler, à qui le regarde attentivement,

comme un objet duplice, dangereux voire explosif, quoique inépuisablement généreux. Une *mine*, pour tout dire. L'atlas est une *forme visuelle du savoir*, une forme savante du voir. Mais, à réunir, à imbriquer ou *impliquer* les deux paradigmes que suppose cette dernière expression – paradigme *esthétique* de la forme visuelle, paradigme *épistémique* du savoir –, l'atlas subvertit de fait les formes canoniques où chacun de ces paradigmes a voulu trouver son excellence et, même, sa condition fondamentale d'existence. La grande tradition platonicienne a promu, on le sait, un modèle épistémique fondée sur la prééminence de l'Idée : la connaissance véritable suppose, en ce contexte, qu'une sphère intelligible se soit préalablement extraite – ou purifiée – du milieu sensible, donc des images, où nous apparaissent les phénomènes. Dans les versions modernes de cette tradition, les choses (*Sachen*, en allemand) ne trouvent leurs raisons, leurs explications, leurs algorithmes, que dans des causes (*Ursachen*) correctement formulées et déduites, par exemple dans le langage mathématique.

Telle serait, sommairement résumée, la forme standard de toute connaissance rationnelle, de toute science. Il est remarquable que la méfiance de Platon à l'égard des artistes – ces dangereux « faiseurs d'images », ces manipulateurs de l'apparence – n'ait pas empêché l'esthétique humaniste de reprendre à son compte tous les prestiges de l'Idée, comme Erwin Panofsky l'a bien montré¹. C'est ainsi que Leon Battista Alberti, dans son *De pictura*, aura pu réduire la notion de tableau à l'unité formulaire d'une « période » rhétorique, une « phrase correcte » où chaque élément supérieur se déduirait logiquement – idéalement – des éléments de rang inférieur : les surfaces engendrent les membres qui engendrent les corps représentés, comme dans une période rhétorique les mots engendrent les propositions qui engendrent les « clauses » ou « groupes » de propositions². Dans les versions modernes de cette tradition, que l'on trouve par exemple dans le modernisme de Clement Greenberg ou, plus récemment, de Michael Fried, les tableaux trouvent leur raison supérieure dans la clôture même de leurs propres cadres spatiaux, temporels et

1. Cf. E. Panofsky, 1924, p. 17-23 et 61-89.

2. L. B. Alberti, 1435, III, 33, p. 123. Cf. M. Baxandall, 1971, p. 37-50 et 151-171. *Id.*, 1972, p. 202-211.

sémiotiques, en sorte que le rapport idéal entre *Sache* et *Ursache* conserve intacte sa force de loi.

Forme visuelle du savoir ou forme savante du voir, l'atlas bouleverse tous ces cadres d'intelligibilité. Il introduit une impureté fondamentale – mais aussi une exubérance, une remarquable fécondité – que ces modèles avaient été conçus pour conjurer. Contre toute pureté épistémique, l'atlas introduit dans le savoir la dimension sensible, le divers, le caractère lacunaire de chaque image. Contre toute pureté esthétique, il introduit le multiple, le divers, l'hybridité de tout montage. Ses *tables d'images* nous apparaissent *avant toute page* de récit, de syllogisme ou de définition, mais aussi *avant tout tableau*, que ce mot soit entendu dans son acception artistique (unité de la belle figure enclose dans son cadre) ou dans son acception scientifique (exhaustion logique de toutes les possibilités définitivement organisées en abscisses et en ordonnées).

L'atlas fait donc, d'emblée, exploser les cadres. Il brise les certitudes autoproclamées de la science sûre de ses vérités comme de l'art sûr de ses critères. Il invente, entre tout cela, des zones intersticielles d'exploration, des intervalles heuristiques. Il ignore délibérément les axiomes définitifs. C'est qu'il relève d'une théorie de la connaissance vouée au risque du sensible et d'une esthétique vouée au risque de la disparité. Il déconstruit, par son exubérance même, les idéaux d'unicité, de spécificité, de pureté, de connaissance intégrale. Il est un outil, non pas de l'épuisement logique des possibilités données, mais de l'inépuisable ouverture aux possibles non encore donnés. Son principe, son moteur, n'est autre que l'*imagination*. Imagination : mot dangereux s'il en est (comme l'est, déjà, le mot *image*). Mais il faut répéter avec Goethe, Baudelaire ou Walter Benjamin³ que l'imagination, si *déroutante* soit-elle, n'a rien à voir avec une fantaisie personnelle ou gratuite. C'est, au contraire, d'une *connaissance traversière* qu'elle nous fait don, par sa puissance intrinsèque de *montage* qui consiste à découvrir – là même où elle refuse les liens suscités par les ressemblances obviées – des liens que l'observation directe est incapable de discerner :

« L'Imagination n'est pas la fantaisie ; elle n'est pas non plus la sensibilité, bien qu'il soit difficile de concevoir un homme imagi-

3. Cf. G. Didi-Huberman, 2002b, p. 127-141. *Id.*, 2009, p. 238-256.

natif qui ne serait pas sensible. L'Imagination est une faculté quasi divine qui perçoit tout d'abord, en dehors des méthodes philosophiques, les rapports intimes et secrets des choses, les correspondances et les analogies. Les honneurs et les fonctions qu'il confère à cette faculté lui donnent une valeur telle [...] qu'un savant sans imagination n'apparaît plus que comme un faux savant, ou tout au moins comme un savant incomplet⁴. »

L'imagination accepte le multiple (et même en jouit). Non pour résumer le monde ou le schématiser dans une formule de subsomption : c'est en quoi un atlas se distingue de tout bréviaire ou de tout abrégé doctrinal. Non plus pour le cataloguer ou pour l'épuiser dans une liste intégrale : c'est en quoi un atlas se distingue de tout catalogue et même de toute archive supposée intégrale. L'imagination accepte le multiple et le reconduit sans cesse pour y déceler de nouveaux « rapports intimes et secrets », de nouvelles « correspondances et analogies » qui seront elles-mêmes inépuisables comme est inépuisable toute *pensée des relations* qu'un montage inédit, à chaque fois, sera susceptible de manifester.

L'inépuisable : il y a tant de choses, tant de mots, tant d'images de par le monde ! Un dictionnaire se rêvera comme leur catalogue ordonné selon un principe immuable et définitif (le principe alphabétique, en l'occurrence). L'atlas, lui, n'est guidé que par des principes mouvants et provisoires, ceux qui peuvent faire surgir *inépuisablement* de nouvelles relations – bien plus nombreuses encore que ne le sont les termes eux-mêmes – entre des choses ou des mots que rien ne semblait apparier d'abord. Si je cherche le mot *atlas* dans le dictionnaire, rien d'autre, normalement, ne m'intéressera, sauf, peut-être, les mots qui ont avec lui une ressemblance directe, une parenté visible : *atlante* ou *atlantique*, par exemple. Mais, si je commence à regarder la double page du dictionnaire ouvert devant moi comme une planche où je pourrais découvrir des « rapports intimes et secrets » entre *atlas* et, par exemple, *atoll*, *atome*, *atelier* ou, dans l'autre sens, *astuce*, *asymétrie* ou *asymbolie*, c'est alors que j'aurai commencé de détourner le principe même du dictionnaire du côté d'un très hypothétique, d'un très aventureux principe-atlas.

La petite expérience que je décris là rappelle évidemment

4. C. Baudelaire, 1857a, p. 329.

quelque chose comme un jeu d'enfant : demande-t-on à cet enfant la *lectio* d'un mot dans le dictionnaire que le voilà bientôt sollicité par la *delectatio* d'un usage transversal et imaginaire de la lecture. Enfant aussi peu sage que le sont les images (d'où la fausseté, l'hypocrisie d'un dicton tel que « sage comme une image »). Il ne lit pas pour saisir le sens d'une chose spécifique, mais pour relier cette chose, d'emblée, avec beaucoup d'autres, imaginativement. Il y aurait donc deux sens, deux usages de la lecture : un sens dénotatif en quête de *messages*, un sens connotatif et imaginaire en quête de *montages*. Le dictionnaire nous offre d'abord un outil précieux pour la première de ces quêtes, l'atlas nous offre certainement un appareil inattendu pour la seconde.

Nul mieux que Walter Benjamin n'a exposé le risque – et la richesse – de cette ambivalence. Nul n'a mieux articulé la « lisibilité » (*Lesbarkeit*) du monde aux conditions immanentes, phénoménologiques ou historiques, de la « visibilité » (*Anschaulichkeit*) même des choses, anticipant par là l'œuvre monumentale de Hans Blumenberg sur ce problème⁵. Nul n'a mieux libéré la lecture du modèle purement linguistique, rhétorique ou argumentatif qu'on lui associe généralement. *Lire le monde* est une chose bien trop fondamentale pour se trouver confiée aux seuls livres ou confinée en eux : car lire le monde, c'est aussi *relier les choses du monde* selon leurs « rapports intimes et secrets », leurs « correspondances » et leurs « analogies ». Non seulement les images se donnent à voir comme des cristaux de « lisibilité » historique⁶, mais encore toute lecture – même la lecture d'un texte – doit compter avec les pouvoirs de la ressemblance : « Le sens tissé par les mots ou les phrases constitue le support nécessaire pour qu'apparaisse, avec la soudaineté de l'éclair, la ressemblance⁷ » entre les choses.

On pourrait dire, dans cette perspective, que l'atlas d'images est une machine de lecture au sens très élargi que Benjamin voulut donner au concept de *Lesbarkeit*. Il entre dans toute une constellation d'appareils qui vont de la « boîte de lecture » (*Lesekasten*) à la chambre photographique et à la caméra, en

5. W. Benjamin, 1927-1940, p. 473-507. H. Blumenberg, 1981.

6. W. Benjamin, 1927-1940, p. 479-480.

7. *Id.*, 1933a, p. 362.

passant par les cabinets de curiosités ou, plus trivialement, les boîtes à chaussures remplies de cartes postales que l'on trouve – aujourd'hui encore – dans les échoppes de nos vieux passages parisiens. L'atlas serait un appareil de la *lecture avant tout*, je veux dire avant toute lecture « sérieuse » ou « au sens strict » : un objet de savoir et de contemplation pour les enfants, à la fois enfance de la science et enfance de l'art. C'est ce que Benjamin aimait dans les abécédaires illustrés, les jeux de construction et les livres pour la jeunesse⁸. C'est ce qu'il voulait comprendre à un niveau plus fondamental – anthropologique – lorsqu'il évoqua, d'une formule magnifique, l'acte de « lire ce qui n'a jamais été écrit » (*was nie geschriben wurde, lesen*). « Ce type de lecture, ajoutait-il, est le plus ancien : la lecture avant tout langage⁹. »

Mais l'atlas offre aussi toutes les ressources pour ce qu'on pourrait appeler une *lecture après tout* : les sciences humaines – l'anthropologie, la psychologie et l'histoire de l'art, notamment – ont connu, à la fin du XIX^e siècle et surtout lors des trois premières décennies du XX^e, un bouleversement majeur où la « connaissance par l'imagination », non moins que la connaissance de l'imagination et des images elles-mêmes, aura joué un rôle décisif : depuis la sociologie de Georg Simmel si attentive aux « formes » jusqu'à l'anthropologie de Marcel Mauss, depuis la psychanalyse de Sigmund Freud – où l'observation clinique disposée en « tableau » faisait place au labyrinthe des « associations d'idées », des transferts, des déplacements d'images et de symptômes – jusqu'à l'« iconologie des intervalles » chez Aby Warburg... Iconologie fondée sur la « conaturalité, la coalescence naturelle du mot et de l'image¹⁰ » (*die natürliche Zusammengehörigkeit von Wort und Bild*), une hypothèse dont la *Lesbarkeit* benjaminienne se révèle non seulement contemporaine, mais encore intimement concomitante. Iconologie dont l'ultime projet fut, on le sait, l'élaboration d'un atlas : ce fameux recueil d'images *Mnemosyne* qui sera, ici, notre point de départ autant que notre leitmotiv¹¹.

8. *Id.*, 1916-1939, p. 145.

9. *Id.*, 1933a, p. 363.

10. A. Warburg, 1902, p. 106 (traduction modifiée).

11. *Id.*, 1927-1929.